

Notre vie intellectuelle

al-Jadid, 16 septembre 1929

Les nations s'unissent, liées par des liens d'affection et d'amour, et se traduisent l'une l'autre, chacune transmettant à l'autre son savoir et sa philosophie, sa littérature et son art. Les nations se séparent aussi, leurs liens se rompent, des guerres éclatent entre elles — et pourtant elles continuent de se traduire l'une l'autre, chacune transmettant à l'autre ses œuvres intellectuelles et artistiques. La traduction et la transmission peuvent donc être un effet de l'amour et de l'affinité, tout comme elles peuvent tout aussi bien être un effet de la haine et de la division — ainsi que l'a écrit M. al-Aqqad dans le texte charmant qu'al-Jadid a publié de lui il y a une semaine.

Mais la question de la traduction, et le rapprochement intellectuel et artistique qu'elle suscite entre les peuples, est une affaire beaucoup plus vaste et de bien plus grande portée que ce que suggère le texte de M. al-Aqqad. Il n'est nullement certain que les forces motrices de la traduction et de la transmission soient simplement l'amour et la haine, ou l'intérêt immédiat et la rivalité et la lutte qui en découlent — même si de telles forces peuvent bien intensifier le penchant pour la traduction, et pousser les peuples à en produire davantage, comme cela s'est produit après la guerre franco-allemande, à la fin du siècle dernier, et après la Grande Guerre, en ce siècle-ci. Il n'est pas certain non plus que le peuple vaincu traduise davantage l'œuvre scientifique et littéraire du peuple victorieux ; la chose peut fort bien se passer tout à l'inverse, le peuple victorieux traduisant tout du peuple vaincu, tandis que le peuple vaincu ne traduit rien du tout du vainqueur. J'imagine que M. al-Aqqad, dans le texte que je viens de mentionner, n'a voulu que partager avec ses lecteurs quelques observations et réflexions passagères qui lui étaient venues à l'esprit, leur en offrant une explication rapide, avec cette part de vitesse que nous recherchons tous lorsque nous écrivons des textes littéraires pour la presse quotidienne et hebdomadaire, et cette part de facilité que nous recherchons tous lorsque nous écrivons pour les lecteurs de ces journaux, si divers soient-ils, si inégale que soit leur part de culture, et si éloignées que soient leurs façons de voir et de juger les choses. Je ne pense pas non plus qu'il ait voulu étendre ces observations au-delà de l'époque moderne, ou de certains de ses aspects ; et je ne doute pas qu'en abordant ce sujet comme il a coutume d'aborder les sujets qu'il étudie et sur lesquels il écrit avec patience et

approfondissement, sa propre conclusion aurait différé, peu ou beaucoup, de celle que nous avons lue il y a quelques jours.

On dit que les Grecs ont tiré des nations orientales savoir et littérature, et il ne fait aucun doute qu'ils ont également pris à ces nations des institutions et des arts. Il est tout aussi certain que les Romains ont tiré des Grecs la totalité de leur civilisation — matérielle et immatérielle, intellectuelle et artistique ; ils avaient déjà commencé cet emprunt avant même qu'une guerre n'éclate entre eux et les Grecs, et ne firent que l'accroître et l'approfondir une fois la victoire acquise sur les Grecs, ces derniers devenant alors esclaves des Romains, au sens précis du terme, sans la moindre exagération ni figure de style. Les Grecs, quant à eux, n'empruntèrent presque rien aux Romains, ni avant leur rivalité, ni pendant, ni après. C'est donc ici le vainqueur qui emprunta au vaincu, et qui y puisa avec excès — au point que le poète romain Horace put écrire :

La Grèce, bien que conquise, conquît Rome à son tour, dans le domaine de la civilisation et de la culture, quand bien même Rome avait conquis la Grèce sur le plan politique. Il existait aussi une rivalité fort vive entre les Grecs et les Phéniciens, dans l'ouest de la Méditerranée, à laquelle Rome prit également part ; pourtant les Phéniciens ne prirent aux Grecs ni savoir, ni littérature, ni philosophie, et les Grecs, de leur côté, ne prirent rien du tout à ces Phéniciens, tandis que les Romains ne prirent que fort peu de chose à ces mêmes Phéniciens. Ni l'amour ni la haine, ni l'inimitié ni l'amitié, n'étaient donc la force motrice de la traduction en cette époque.

Il est également certain que les Arabes vainquirent les Perses et les Grecs byzantins après l'avènement de l'islam, tout comme ils vainquirent d'autres nations, et que les Arabes prirent tout des Perses et des Grecs, tandis que les Perses et les Grecs ne prirent rien du tout des Arabes. Tout ce qui se produisit, c'est que les Perses embrassèrent l'islam et, au fil du long temps qu'ils vécurent sous son emprise, s'imprégnèrent de la culture islamique, produisant par la suite une littérature moderne portant une empreinte forte de la littérature arabe. Chose curieuse, cette renaissance persane, dans laquelle apparut la dette des Perses envers les Arabes, ne survint pas alors que les Arabes tenaient le dessus et que les Perses étaient les vaincus — elle survint, au contraire, une fois que les Perses eurent pris le dessus sur les Arabes, et se furent emparés de toute l'autorité politique en Orient islamique. Comment donc M. al-Aqqad expliquerait-il cette traduction-là ? Par l'amour ? Par la haine ? Par la

rivalité et la lutte ?

Pour ma part, je remarque avant toute chose que la véritable première cause de tout acte de traduction et de transmission est simplement la nature humaine elle-même — cette nature qui fait de l'homme, comme le dit Aristote dans la Politique, un animal social, et, comme le dit Aristote dans la Logique, un animal pensant. Sa nature sociale le contraint à se lier à d'autres individus et communautés, et à partager ce qu'ils pensent, ressentent et créent ; sa nature pensante le contraint à chercher, à examiner, et à connaître la vérité des choses. La traduction est donc un instrument de la vie sociale, et un instrument de la vie intellectuelle ; et l'empressement d'un peuple pour la traduction est proportionnel à sa propre part de vie sociale et intellectuelle, et à son besoin de parachever ces deux formes de vie.

La vie sociale et intellectuelle des Romains et des Arabes était faible, ayant grand besoin d'être parachevée et renforcée ; c'est pourquoi les Romains traduisirent des Grecs, et les Arabes traduisirent des Grecs et des Perses. Les Grecs, eux, n'eurent nul besoin de rien traduire des Romains, ni des Arabes ; et les Perses ne traduisirent des Arabes qu'après avoir eux-mêmes atteint la suprématie intellectuelle et sociale. Vous en trouverez le même signe dans l'histoire moderne elle-même, lorsque les Européens redécouvrirent le savoir, la littérature et les arts des anciens, sentirent leur propre besoin social et intellectuel de les transmettre, s'empressèrent vers eux, les traduisirent et les étudièrent — et c'est de là que naquit la Renaissance moderne.

Et bien que la vie moderne diffère de la vie antique et de celle du Moyen Âge par l'apparition de l'imprimerie et la multiplication des moyens de communication, le fond de l'affaire demeure ce qu'il était, n'ayant changé que de degré : c'est le besoin social et intellectuel qui appelle aujourd'hui la traduction, tout comme il l'appelait dans l'Antiquité et tout au long du Moyen Âge.

Aucune nation ne peut vivre isolée ; toute nation est donc contrainte de se lier aux autres nations et de traduire d'elles, et la part de traduction qu'une nation tire des autres nations est proportionnelle à l'intensité avec laquelle elle ressent ce besoin social. C'est pourquoi les Anglais, les Français et les Allemands ne se contentent pas de se traduire entre eux, mais traduisent aussi des Arabes, des Perses, des Turcs, des Russes et des Chinois ; et c'est pourquoi, également, la part de traduction de l'Occident dépasse celle de l'Orient — parce que l'Occident, en ces

temps-ci, ressent son besoin social bien plus vivement que l'Orient ne ressent ce même besoin.

Aucune nation, et même aucun individu, ne peut mener une vie intellectuelle entièrement isolée ; quiconque veut chercher, penser et produire sur le plan intellectuel est contraint de connaître ce que d'autres ont produit dans la branche du savoir ou de l'art qu'il poursuit lui-même, et donc contraint de lire ce que d'autres ont écrit, que ce soit dans sa propre langue nationale ou dans d'autres langues étrangères. La traduction est l'instrument de cette connexion intellectuelle, tout comme elle est l'instrument de la connexion sociale, et c'est toujours un instrument imparfait : les individus soucieux de réaliser cette connexion intellectuelle et sociale entre les nations ne trouveront jamais, dans les seules traductions, de quoi satisfaire pleinement ce besoin — c'est pourquoi ils se mettent à apprendre les langues étrangères. Et quel autre sens y a-t-il à apprendre une langue étrangère, sinon que quiconque en apprend une se traduit en réalité à lui-même ce que les traducteurs ne lui ont pas encore traduit ?! Tout comme le sentiment du besoin social est la mesure de la part de traduction d'une nation, le sentiment du besoin intellectuel en est également la mesure. C'est pourquoi l'Occident traduit davantage que l'Orient ; et je ne doute nullement que les Allemands ressentent aujourd'hui ce besoin social et intellectuel plus vivement que les Anglais ou les Français, ce qui explique que leur propre part de traduction vers l'allemand dépasse la part anglaise et française de traduction vers l'anglais et le français.

La question qui mérite véritablement notre attention, cependant, n'est pas de savoir pourquoi la traduction se produit, ni ce qui la suscite — la traduction est un phénomène social ancien et durable en soi —, mais bien plutôt jusqu'où la traduction peut réellement réaliser ce précieux idéal auquel aspirent les hommes de bien et les amoureux des grands idéaux, cet idéal même que M. al-Aqqad a pris pour titre de son texte : la connaissance mutuelle des peuples. Oui — et il s'agit également des moyens que l'on pourrait adopter pour faire de la traduction une voie claire et sûre où se rencontreraient les différents peuples, s'unissant, s'aimant les uns les autres, se témoignant mutuellement de la bienveillance, et réalisant entre eux une véritable coopération dans toutes les branches de la vie.

J'aimerais beaucoup, à mon tour, lire l'avis de M. al-Aqqad sur ce point.